

Ce que l'on demande tout d'abord à son médecin

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **30 (1892)**

Heft 36

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193129>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le voici :

Thé, café simple . . . par personne,	Fr.	0 50
Id. complet »	»	1 20
Jambon »	»	1 40
Omelette. »	»	1 —
Viande froide. »	»	1 40
Fromage. »	»	0 40
Sardines »	»	0 80
Thon »	»	0 80
Pain. »	»	0 20

VINS

	la ½ bouteille	la bouteille
Yvorne	Fr. 1 50	Fr. 3 —
Villeneuve.	» 1 30	» 2 50
Montreux	» 0 80	» 1 60
Mont d'Or Johannisberg	» 1 60	» 3 —
Dôle.	» 1 50	» 2 50
Mâcon.	» —	» 3 —
Fleurie.	» —	» 4 —
Champagne suisse	» —	» 6 —
Bière	» 0 60	» 1 —
Siphon.	» —	» 0 60

Le Chevalier du guet.

Dans un de nos précédents numéros, nous avons parlé de la vieille romance de Fabre-d'Eglantine : *Il pleut, il pleut, bergère*; aujourd'hui, nous voulons dire un mot d'une ballade encore plus ancienne et que nous avons tous entendu chanter soit à la ville, soit au village, surtout à la Saint-Louis, dans les rondes d'enfants. Elle a pour titre : *Le chevalier du guet*.

Et d'abord, voyons ce qu'était ce chevalier du guet qui en fait le sujet.

Aux temps anciens, Paris avait des rondes de nuit. La sûreté de la ville et celle des personnes du palais du roi était garantie par des gardes et des patrouilles composées d'habitants de chaque quartier, qu'on appelait le *guet*. Le guet avait aussi pour mission de porter secours dans les incendies très fréquents alors à cause des maisons construites en bois; enfin, il devait prévenir les meurtres, enlèvements et autres entreprises criminelles.

Chaque corps de métier devait faire le guet une fois toute les trois semaines; si un artisan manquait, les clercs du guet mettaient à sa place un homme qu'il était obligé de payer.

Mais il était devenu une mode, pour les aimables seigneurs de la cour et les raffinés de l'époque, de se livrer à des escapades nocturnes et de berner ces braves bourgeois qui se dévouaient pour la chose publique. Ils allaient même jusqu'à rosser le guet si celui-ci venait à se mêler de leurs affaires.

C'est à la suite de ces abus qu'à côté du guet civil il en fut établi un autre entièrement militaire, qui était commandé par le *chevalier du guet*, entretenu par les deniers royaux, et qui n'admettait pas qu'on le plaisantât. Le chevalier du guet était toujours choisi parmi les personnes d'une haute naissance. A sa charge étaient attachées des prérogatives

assez grandes, entre autres celle qui lui permettait d'entrer chez le roi à toute heure, même en bottes, pour lui rendre compte directement de ce qui se passait dans la ville et pour prendre ses ordres de sa propre bouche.

Le guet était sans cesse bafoué, soit dans la comédie soit dans la chanson populaire, et c'est là qu'il faut chercher l'origine de la ballade suivante, que bon nombre de joyeux enfants seront heureux de trouver ici au complet :

LE CHEVALIER DU GUET

TOUS

Qu'est-c' qui passe ici si tard ?
Compagnons de la marjolaine,
Qu'est-c' qui passe ici si tard,
Gai, gai, dessus le quai.

LE CHEVALIER

C'est le chevalier du roi,
Compagnons de la marjolaine,
C'est le chevalier du roi,
Gai, gai, dessus le quai.

TOUS

Que demand' le chevalier ?
Compagnons de la marjolaine,
Que demand' le chevalier ?
Gai, gai, dessus le quai.

LE CHEVALIER

Une fille à marier,
Compagnons de la marjolaine,
Une fille à marier,
Gai, gai, dessus le quai.

TOUS

N'y a pas d' fille à marier,
Compagnons de la marjolaine,
N'y a pas d' fille à marier,
Gai, gai, dessus le quai.

LE CHEVALIER

On m'a dit qu' vous en aviez,
Compagnons de la marjolaine,
On m'a dit qu' vous en aviez,
Gai, gai, dessus le quai.

TOUS

Ceux qui l'ont dit s' sont trompés,
Compagnons de la marjolaine,
Ceux qui l'ont dit s' sont trompés,
Gai, gai, dessus le quai.

LE CHEVALIER

Je veux que vous m'en donniez,
Compagnons de la marjolaine,
Je veux que vous m'en donniez,
Gai, gai, dessus le quai.

TOUS

Sur les onze heur's repassez,
Compagnons de la marjolaine,
Sur les onze heur's repassez,
Gai, gai, dessus le quai.

LE CHEVALIER

Les onze heur's sont bien passés,
Compagnons de la marjolaine,
Les onze heur's sont bien passés,
Gai, gai, dessus le quai.

TOUS

Sur les minuit revenez,
Compagnons de la marjolaine,
Sur les minuit revenez,
Gai, gai, dessus le quai.

LE CHEVALIER

Voilà les minuit sonnés,
Compagnons de la marjolaine,
Voilà les minuit sonnés,
Gai, gai, dessus le quai.

TOUS

Mais nos filles sont couchés
Compagnons de la marjolaine,
Mais nos filles sont couchés,
Gai, gai, dessus le quai.

LE CHEVALIER

En est-il un' d'éveillé,
Compagnons de la marjolaine,
En est-il un' d'éveillé,
Gai, gai, dessus le quai.

TOUS

Qu'est-c' que vous lui donnerez ?
Compagnons de la marjolaine,
Qu'est-c' que vous lui donnerez ?
Gai, gai, dessus le quai.

LE CHEVALIER

De l'or, des bijoux assez,
Compagnons de la marjolaine,
De l'or, des bijoux assez,
Gai, gai, dessus le quai.

TOUS

Ell' n'est pas intéressé,
Compagnons de la marjolaine,
Ell' n'est pas intéressé,
Gai, gai, dessus le quai.

LE CHEVALIER

Mon cœur, je lui donnerai,
Compagnons de la marjolaine,
Mon cœur, je lui donnerai,
Gai, gai, dessus le quai.

TOUS

En ce cas-là, choisissez,
Compagnons de la marjolaine,
En ce cas-là, choisissez,
Gai, gai, dessus le quai.

C'était la mode, autrefois, en France, parmi les bourgeois, d'avoir sur les fenêtres de la chambre habitée par la maîtresse du logis ou ses filles, des pots de marjolaine, parce qu'il en entraient quelques feuilles dans la plupart des ragoûts et dans tous les bouquets de ce temps-là.

Or, comme cette plante devait être arrosée de temps en temps, c'était un beau prétexte à une mère ou une fille coquette, qui voulaient se montrer à leur amant, que d'arroser souvent la marjolaine.

C'est pourquoi aussi l'amant qui désirait voir sa maîtresse la priaient seulement de faire semblant d'arroser la marjolaine.

Aller la nuit réveiller les pots de marjolaine, signifiait alors donner des sérénades. — C'est à cette même coutume qu'on peut attribuer l'origine de la qualification de *compagnons de la marjolaine*, donnée aux amoureux et galants de l'époque.

Ce que l'on demande tout d'abord à son médecin.

Ecoutez les réflexions judicieuses et spirituelles que fait à ce sujet M. Francisque Sarcey, dans ces quelques passages que nous empruntons à son intéressante chronique du *XIX^{me} Siècle*. Comme il connaît bien les hommes et leurs faiblesses !

L'homme a absolument besoin, qu'on

lui promette, qu'on l'assure que ce qu'il souhaite lui arrivera. Quand il va chez une cartomancienne ou une somnambule, ce n'est pas du tout un désir désintéressé de savoir l'avenir quel qu'il soit, c'est un obscur instinct qui l'engage à chercher contre les redoutables éventualités de cet avenir une assurance préventive.

Voyez une femme qui se tire les cartes à elle-même ou qui se les fait tirer par une camarade. Les cartes ne s'arrangent pas toujours la première fois au gré de ses espérances et de ses désirs. Que fait-elle toujours? Est-ce qu'elle s'en tient à cet arrêt du sort, le regardant comme irrévocable? Jamais, au grand jamais. Elle recommence l'épreuve jusqu'à ce que le hasard ait amené la combinaison de cartes qui la confirme dans ses souhaits, qui lui annonce l'intervention du jeune homme blond ou brun, le gain du procès ou la lettre de mort qui ouvre l'héritage attendu.

Que pouvez-vous conclure de là, sinon qu'en ayant l'air d'interroger l'avenir on ne lui demande que de nous renvoyer l'écho de notre secret désir.

Ce sentiment est ancré au cœur de tous les hommes. C'est lui qui fait la force et la puissance du médecin. Que croyez-vous que l'on demande au bon docteur, quand on l'appelle? La santé? Oui, sans doute; on a cette idée, confuse et diffuse, qu'il pourra la rétablir à l'aide de remèdes appropriés. Mais ce qu'on lui demande avant tout, c'est sa parole — une parole rassurante, — qu'on n'en mourra pas encore cette fois.

Et les médecins le savent bien! En connaissez-vous un qui dise à son malade :

— Eh bien! mon ami, c'est une affaire faite. Graissez vos bottes pour le grand voyage. Vous n'en avez plus que pour quelques heures.

Le malade et la famille se récrieraient d'horreur :

— Ça, ce n'est pas un médecin!

Et le fait est que ce ne serait pas là un médecin. Le médecin est un marchand d'espérances. Il vend des illusions. Il y a des malades qui se croient et qui se disent philosophes :

— Voyons, docteur, disent-ils, vous me connaissez, j'ai l'âme ferme; j'aime mieux savoir ce qui en est. Je suis condamné, n'est-ce pas? Oh! à moi, vous pouvez parler sans ménagement; je vous saurai gré de ne me point cacher la vérité... Allons! dites-moi la vérité...

Ah! si le docteur la disait, comme il passerait tout de suite sur le visage du moribond un nuage de désappointement qui serait bientôt suivi d'un mouvement de colère: Quel âne que ce médecin! Il faut vite en prendre un autre qui soit plus instruit et plus habile; traduisez: qui soit plus complaisant, qui sache

mieux accommoder les prévisions à nos désirs.

Aussi les médecins ne s'y hasardent-ils guère. Peut-être avec un ami intime dont ils connaissent la force d'âme et l'énergie paisible de caractère, auront-ils, s'il y a un accord conclu d'avance, l'imprudence de dire à leur malade: Il est temps! Mais ce sont des cas rares qui ne peuvent prévaloir contre la loi universelle. Et cette loi, c'est que l'homme a besoin d'être dupé. Il veut qu'on lui promette ce qu'il désire, comme un peuple qui soutient une guerre hasardeuse veut qu'on ne lui prédise que des succès et fait un mauvais parti à ceux qui ont l'imprudence ou la naïveté de lui montrer les choses telles qu'elles sont.

Et c'est ce qui fait qu'il y aura toujours, malgré ce célèbre progrès des lumières dont M. Prudhomme a plein la bouche, des devineresses, des cartomanciennes, des somnambules, et une clientèle de badauds crédules pour les consulter. Toute personne, pour peu qu'elle soit instruite, sait bien théoriquement que l'avenir échappe à nos prévisions et qu'on ne lit point au front des étoiles, comme dit le poète :

Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles.

Elle est donc irrémisiblement sceptique; mais ce scepticisme ne peut rien sur le mystérieux désir qui la travaille d'être flattée dans ses espérances, de s'entendre dire que ses entreprises réussiront, que ses vœux ne manqueront pas de se réaliser. Elle est édifiée sur la valeur réelle de ces prédictions; n'importe! elle a plaisir à les recueillir d'une bouche qu'elle s'efforce de croire inspirée.

Vous rappelez-vous une jolie anecdote du dix-huitième siècle contée par Champfort? Un grand seigneur, déjà vieux, était habillé par son valet de chambre, qui lui disait, tout en lui passant ses vêtements :

— Comme monsieur le marquis est frais de visage et à l'œil vif! Comme il est bien fait de sa personne! Toutes les femmes raffolent de lui!...

Et le marquis, pinçant l'oreille du domestique d'un geste familier :

— Coquin! lui disait-il, je sais bien que tu ne penses pas un mot de ce que tu dis; mais continue, ça me fait plaisir tout de même.

Monsieur le Rédacteur du *Conteur Vaudois*, Lausanne.

Monsieur,

J'en veux cette fois à nos amis de Genève qui ne cessent de se faire du bon sang et de rire, à nos dépens, bien entendu, chaque fois que la question si célèbre du niveau du lac arrive sur le tapis. Ce malheureux conflit, à peu près résolu maintenant, mais qui a failli nous

brouiller définitivement avec eux, leur fournira pour toujours d'innombrables saillies et de fréquentes allusions.

Comment pourraient-ils du reste oublier MM. Ormont-dessus et Ormont-dessous, et la désopilante histoire de la mappemonde qui penche et qui penchera toujours du côté du canton de Vaud? Mais, hélas! subissons sans nous plaindre ce pauvre sort et disons avec cette recrue de la Pontaise: « Que voulez-vous, ces Genevois, ça n'est bon que pour se moquer des Vaudois et pour se promener par la Corriaterie, et voilà tout! »

Mais, nos amis, qui se font de telles gorges chaudes, en entendant conter que: les eaux du lac *refluent sur le canton de Vaud*, ne se doutent guère que le phénomène s'est pourtant produit. Ils ignorent aussi peut-être qu'une fois les roues des moulins installés sur le Rhône ont tourné dans le sens contraire à celui du cours normal du fleuve. Ce sont là cependant des faits patents, consacrés par la chronique. Voici pour les en convaincre quelques extraits d'un volume du XVII^e siècle, intitulé: *Fondation et antiquités de Genève* :

« 1600, 13 septembre. — Il arriva une chose très remarquable: depuis le matin, jusques à onze heures avant midi, après plusieurs grands tonnerres, le Rhône fit en trois ou quatre reprises une espèce de flu et reflui, c'est à dire qu'il s'arrêtât autant de fois sans couler, ses eaux remontant dans le Lac et laissant son lit à sec en des lieux où au paravant il y avoit plus de cinq piés d'eau; les Batteaux qui étoient au Port du Lac demeurant aussi à sec, jusque-là même que les enfants y prirent de petits poissons et de même les Coutelliers qui demeuroient sur le Pont allèrent dessous ramasser de la ferraille; mais l'eau amoncellée revenant en même tems, ils n'avaient plus belle hâte que de s'en sauver.

1645. Le dimanche 19 janvier. — Entre sept et dix heures du matin, après avoir fait toute la nuit de grands orages, il fit un si grand vent qu'en moing de rien il fit *rebrusser le Rhosne et le Lac* et de sorte que pendant deux heures plusieurs personnes allèrent aux chaisnes à pied sec et d'autres traversèrent depuis la Monnoye jusques en l'Isle; la violence de ce vent fut si grande qu'il enleva des toits entiers et les transporta sur d'autres. renversa grand nombre de cheminées et arracha quantité de gros arbres et fit de grands dégâts aux vitres et aux tuilles des eddifices publics.

1651. Le 21 novembre. — Il y eut un grand débordement de l'Arves qui entraîna presque tous les Ponts et fit remonter le Rhosne si fort que les moulins de Genève en tournèrent à rebours. »

Voici des faits, amis de Genève, qui